
Le premier rapport sexuel chez les jeunes filles à Yaoundé

Séverin Cécile Abega et Esthelle Kouakam Magne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/15132>
DOI : 10.4000/etudesafricaines.15132
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2006
Pagination : 75-93
ISBN : 978-2-7132-2089-0
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Séverin Cécile Abega et Esthelle Kouakam Magne, « Le premier rapport sexuel chez les jeunes filles à Yaoundé », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 181 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/15132> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.15132>

© Cahiers d'Études africaines

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CEA&ID_NUMPUBLIE=CEA_181&ID_ARTICLE=CEA_181_0075

Le premier rapport sexuel chez les jeunes filles à Yaoundé

par Séverin Cécile ABEGA et Esthelle KOUAKAM MAGNE

| Editions de l'EHESS | *Cahiers d'études africaines*

2006/1 - 181

ISSN 0008-0055 | ISBN 2713220890 | pages 75 à 93

Pour citer cet article :

—Abega S. et Kouakam Magne E., Le premier rapport sexuel chez les jeunes filles à Yaoundé, *Cahiers d'études africaines* 2006/ 1, 181, p. 75-93.

Distribution électronique Cairn pour Editions de l'EHESS .

© Editions de l'EHESS . Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Séverin Cécile Abega
& Esthelle Kouakam Magne

Le premier rapport sexuel chez les jeunes filles à Yaoundé*

En 1974, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) définissait la santé sexuelle comme une situation dans laquelle l'être sexué s'épanouit, communique et aime. Selon cette définition, la sexualité est essentiellement l'expression d'un rapport à l'autre, généralement déterminé par le premier contact affectif et physique que l'on a avec lui, et dont le comportement sexuel ultérieur va dépendre.

En Afrique subsaharienne, le rapport sexuel est la principale voie de transmission du VIH/sida. La population la plus infectée est jeune (entre 15 et 29 ans). Au Cameroun, terrain de notre étude, la population la plus atteinte concerne les jeunes filles, une situation qui peut être comprise comme un indice du malaise social. En effet, les difficultés économiques des familles amènent souvent les jeunes filles à se donner à des partenaires ayant deux à trois fois leur âge, tout en entretenant des relations avec d'autres hommes. Chacun d'eux a un rôle bien précis : on trouve le « rythmeur », qui est physiquement présentable, le « titulaire », c'est-à-dire le partenaire qu'elle aime et avec lequel elle envisage plus ou moins un avenir durable, et, enfin, le « sponsor », qui assure le principal apport financier. Toutefois, la vulnérabilité des jeunes filles face au VIH/sida ne s'explique pas par le seul facteur financier.

* Cet article est extrait des résultats du projet de recherche intitulé « Étude du comportement sexuel des adolescents et du rapport à la prostitution » dans quatre villes africaines connaissant différents niveaux d'infection par le VIH. Cette enquête, menée en 2000-2001, a été possible grâce à un financement de la Wellcome Trust et à la collaboration de l'Institut de médecine tropicale d'Anvers. Nous remercions tous ceux qui y ont collaboré, notamment Anne Buvé et le Groupe d'étude sur l'hétérogénéité des épidémies du VIH en milieu urbain africain, Pieter Remes, Claude Abé, Solange Ngo Yebga, Esthelle Kouakam Magne, Marceline Mbetoumou, Moselly Mvele Ossubita, Evelyn Ngoe Besumbu, Nicole Ngoale, Monique Mfou'ou, Odile Ossanga, Éva Njoume-Etongue Mayer, Étienne Njeudam, Cécile Chantal Ott, Myriam Rose Mengue, Renée Cécile Bonono, Tite Ngoumou qui ont travaillé avec nous au sein de l'IRSA (International Rural Sociology Association).

La sexualité, en tant que mouvement vers l'autre, tension entre soi et autrui, est l'une des composantes essentielles de la sociabilité ; elle inscrit l'individu dans un ensemble de relations plus ou moins volontairement choisies et entretenues (Spira & Bajos 1993 : 171). L'étude du comportement sexuel des adolescentes montre que la sexualité est assez révélatrice des rapports entre sexes, de l'éducation de l'individu, de l'image et des représentations sociales du corps. La première relation sexuelle est bien souvent la résultante de la domination symbolique et même instrumentale qui régit les relations homme-femme. Elle est aussi une expérience déterminante dans l'appropriation ou la réappropriation du corps, et la représentation que l'adolescente en a. En effet, consciemment ou inconsciemment, elle renvoie ou reproduit l'image que l'on veut avoir d'elle, en tâchant d'en tirer le meilleur parti.

Ce comportement a à voir avec le traumatisme issu de la première expérience sexuelle, expérience vécue dans des conditions peu épanouissantes pour la jeune fille qui reste dominée par le garçon : le rapport sexuel ici est virilocal et a souvent lieu à l'initiative du jeune homme. Dans bien des cas, le sentiment amoureux y est absent, plaçant d'emblée la génitalité de la fille dans un processus de recherche de profits plus ou moins matériels. La relation est imposée et l'acceptation du rapport sexuel est le seul moyen pour la jeune fille de mettre un terme à la violence dont elle est la cible.

L'enquête sur l'hétérogénéité des épidémies à VIH en milieu urbain africain, menée en 1996 et 1997 dans quatre pays d'Afrique, a relevé la grande vulnérabilité des jeunes face aux MST, VIH inclus¹. Dans la tranche d'âge des 15-19 ans, la prévalence du VIH était nettement plus élevée chez les jeunes filles que chez les jeunes garçons à Yaoundé (Cameroun), Cotonou (Bénin), Ndola (Zambie) et Kisumu (Kenya), et ce dans un rapport de 1 à 6. Dans le cas particulier du Cameroun, la différence des taux de séroprévalence entre garçons et filles de la même tranche d'âge apparaissait dans une proportion de 1 à 5, selon les données de la même enquête.

Ce constat nous a conduits à approfondir nos recherches sur la sexualité des jeunes dans les quatre villes précitées, notamment afin de comprendre le pourquoi de la plus forte vulnérabilité détectée chez les jeunes adolescentes. Notre étude a donc un double intérêt : saisir les dynamiques sociales et culturelles à l'œuvre dans le comportement sexuel des adolescents et identifier les modèles de conduite susceptibles d'accroître les risques d'infection par le VIH.

Trois hypothèses devaient être vérifiées : i) les jeunes filles ont des rapports sexuels avec les hommes beaucoup plus âgés ; ii) les jeunes filles ont un taux de changement de partenaires très élevé ; iii) la transmission du VIH de l'homme à la femme est très forte.

La troisième hypothèse peut difficilement être discutée à partir d'une enquête faisant appel à des méthodes d'analyse propres à l'anthropologie

1. Enquête menée par le Groupe d'étude sur l'hétérogénéité de l'épidémie à VIH dans les villes africaines en 1996 et 1997.

sociale et culturelle. Une dernière hypothèse s'est cependant imposée à nous tout au long de l'enquête : celle relative à la violence subie par les jeunes, plus particulièrement les adolescentes au moment de leur entrée dans la génitalité active. Cela nous amènera ici à accorder une place importante au premier rapport sexuel et à la violence, brutale ou rampante, qu'il induit au cours de cette expérience si décisive dans la vie d'un être humain.

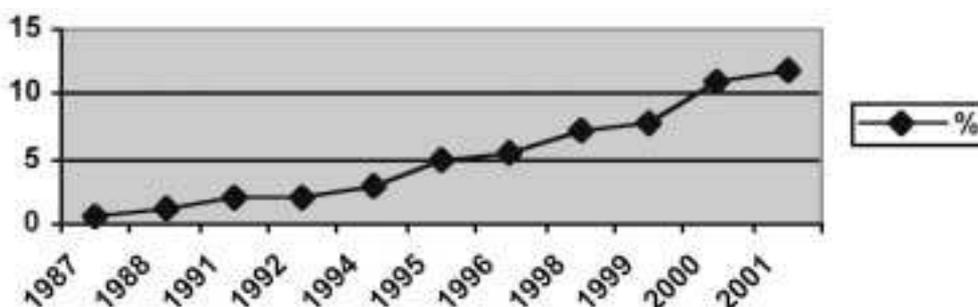
La situation actuelle du VIH au Cameroun

Le Cameroun est un pays d'Afrique centrale s'étendant sur une superficie de 472 000 km². Sa population était de 11 500 000 habitants en 1987, date du dernier recensement général de la population. Les projections actuelles la situent autour de 15 000 000 habitants. Le taux de croissance démographique serait donc de 2,9 %.

Les personnes âgées de moins de 20 ans représentent plus de la moitié de la population totale. Cette population fait face à une recrudescence des MST et à la pandémie du sida. Dans l'ensemble de la population sexuellement active, le taux de séropositivité est passé de 0,5 % en 1987 à 11 % en 2000. En 2001, il était de 11,8 % pour la tranche des 15-49 ans ; ce taux est en progression aujourd'hui encore.

ÉVOLUTION DE LA SÉROPRÉVALENCE AU CAMEROUN DEPUIS 1987

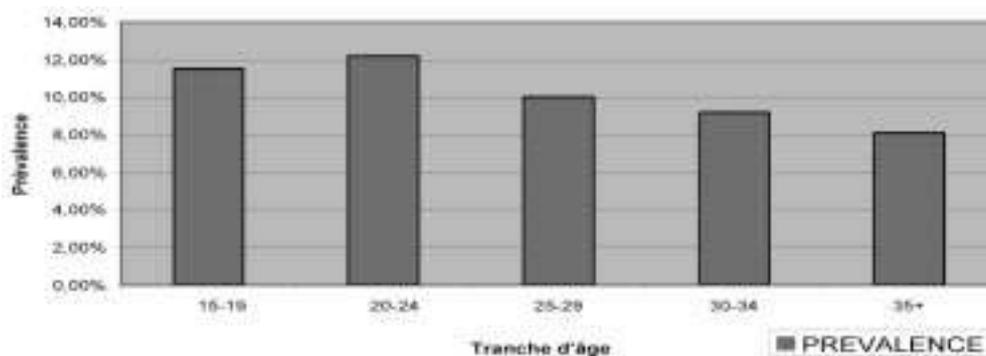
Années	Séroprévalence au Cameroun (en %)
1987	0,5
1988	1,04
1991	1,9
1992	2
1994	3
1995	5
1996	5,5
1998	7,2
1999	7,73
2000	11
2001	11,8



Sources : ministère de la Santé publique (MINSANTE) & Comité national de lutte contre le sida (CNLS), 2000 ; Bureau épidémiologie, 2002.

Chez les femmes, le taux oscille entre 10,09 % et 15,25 % ; chez les hommes, il est compris entre 4,33 et 6,55 % (ONUSIDA 2001). Concernant les 15-20 ans, la prévalence est de 11,50 %.

TAUX DE PRÉVALENCE DU VIH
DANS LA POPULATION SEXUELLEMENT ACTIVE PAR GROUPE D'ÂGE EN 2000



Sources : MINSANTE & CNLS, février 2001.

Nous constatons donc que la tranche la plus touchée est celle des 15-24 ans. La pandémie se développe dans un contexte de crise économique dont les causes sont multiples. La baisse drastique des coûts des matières premières (café, cacao, coton, etc.), la mise en place des programmes d'ajustement structurel (PAS), qui a entraîné la chute des revenus des Camerounais, suivie de la dévaluation du franc CFA ont favorisé la pauvreté et accentué au sein des populations privation et vulnérabilité. Privation, tout d'abord, car l'instruction n'est plus accessible à tous et les soins de santé primaires ne sont plus à la portée des populations ; vulnérabilité, ensuite, car les populations ne peuvent plus faire face aux difficultés économiques, aux tensions et donc aux risques. Les plus exposés sont bien sûr les jeunes dans la mesure où ils dépendent de parents eux-mêmes économiquement éprouvés.

Collecte des données

Méthodes d'enquête

Notre enquête est qualitative. Dans un premier temps, l'équipe s'est rendue sur le terrain avec le chercheur principal pour affiner la méthodologie adoptée. Tous les quinze jours, une réunion était organisée entre superviseurs et enquêteurs, afin de confronter les expériences de ces derniers, les questions de méthodologie et les difficultés rencontrées sur le terrain. Nos données ont été collectées grâce : aux entretiens semi-directifs en profondeur, avec passages répétés ; aux *focus groups* (adolescents, parents d'adolescents) ; et aux observations directes ou participantes.

Nous nous sommes particulièrement intéressés aux thématiques suivantes : pratiques, motivations, réseaux sexuels, caractéristiques des partenaires, stabilité et fréquence des rapports, préférences des partenaires, types de rapport sexuel (anal, vaginal, buccal), signification sociale de l'acte sexuel, sources d'informations et connaissances sur la sexualité à moindre risque. Notre analyse s'appuie donc sur les témoignages recueillis au cours de ces interviews.

Cadre spatial de l'étude

Notre étude a été menée au Cameroun en milieu urbain, précisément à Yaoundé, chef-lieu de la province du Centre et capitale politique. Nous avons distingué trois groupes sociaux correspondant à trois strates socio-économiques : un groupe aisé, un groupe au revenu moyen où les salariés de l'administration tiennent une place importante et un groupe plus démuné. La distinction de ces trois groupes s'effectue notamment en fonction de leur habitat, identifié par quartiers.

Le quartier Bastos est divisé en deux zones. La zone marécageuse est occupée par les plus pauvres, contrairement à celle des terres hautes habitée par une population très aisée, entre autres des hauts fonctionnaires locaux et internationaux. Cette zone est assez cosmopolite, et son aisance n'est pas nouvelle.

Santa Barbara, autre quartier de Yaoundé, se distingue aussi par l'aisance de ses habitants, essentiellement de nouveaux riches issus pour la plupart de la haute administration camerounaise et, pour beaucoup, propriétaires de leur logement.

À la Cité Verte sont logés des salariés, souvent des fonctionnaires. L'habitat a été aménagé par une entreprise para-étatique, la Société immobilière du Cameroun (SIC), qui pratique des loyers modérés. La situation est la même à Mendong, toutefois beaucoup de ses habitants sont propriétaires de leur logement.

Ekounou, Mvog Ada et la Briqueterie sont des quartiers populaires. Y résident des ouvriers, des artisans, des petits commerçants œuvrant surtout dans le secteur informel. On y trouve aussi des petits fonctionnaires et des agents de l'État subalternes. Mvog Ada, où vivent beaucoup d'autochtones, attire par ailleurs un grand nombre d'étrangers, en raison de la présence de la gare ferroviaire. La densité des bars-dancings en fait l'un des quartiers chauds de Yaoundé. Ekounou, de son côté, est situé à l'est de la ville, ce qui favorise l'accueil des migrants originaires de la province de l'Est. C'est ici que s'effectue le passage de la ruralité à l'urbanité, y compris dans le comportement sexuel, l'activité sexuelle étant l'une des rares possibilités de gagner un peu d'argent pour les jeunes filles de ce quartier, dont beaucoup se retrouvent le soir à Mvog Ada. La Briqueterie, en revanche, accueille des personnes originaires du Nord-Cameroun. C'est le quartier

musulman où viennent s'installer, en dehors des septentrionaux, les originaires de l'Afrique de l'Ouest et les ressortissants des provinces musulmanes du Cameroun.

Échantillon

Au total, au moins 223 personnes ont été interviewées, réparties comme suit : 77 adolescentes filles de 15 à 20 ans ; 79 adolescents garçons de 15 à 20 ans ; 77 hommes adultes de 20 à 49 ans. L'objectif de notre enquête ayant été de comprendre la sexualité des jeunes, on ne s'étonnera donc pas de trouver un nombre plus important d'adolescents. Des *focus groups* ont également été réalisés sur la population adulte (parents) en parallèle avec la population jeune afin d'évaluer quelles étaient les préoccupations des parents et des adolescents².

Présentation des données

Un rapport sexuel virilocal

L'espace représente un enjeu de pouvoir réel : « Selon qu'un homme agit sur les autres en imposant sa volonté par la force, en la faisant accepter du fait de l'autorité dont il est détenteur, en jouant sur ses dons et la sympathie qu'il sait créer autour de lui, en tirant parti [...] de sa situation géographique [...], les limites spatiales de son influence varient, dans certains cas rien ne vient arrêter les impulsions qu'il donne, dans d'autres sa domination s'arrête tout de suite » (Claval 1978 : 8).

Le premier rapport sexuel chez les filles à Yaoundé est conditionné, non par leur volonté propre, mais par un ensemble de circonstances intra-familiales et extrafamiliales qui le favorise. En général, le premier rapport est décevant pour ces jeunes filles abreuvées de romans à l'eau de rose et de séries télévisées brésiliennes dont est si friande la télévision nationale camerounaise. Leur conception de la tendresse, de l'émotion, de l'amour romantique, de la passion, et les images que le petit écran leur renvoie d'amants délicats et attentionnés, de mariages à l'église sont évidemment tronquées.

Le premier rapport sexuel a généralement lieu chez le garçon en l'absence des membres de la famille, à savoir les aînés et les tuteurs, ou chez l'un de ses amis. Le milieu est donc étranger à l'adolescente, et il lui est

2. Nous nous sommes également entretenus avec 61 clients de prostituées, entretiens que nous n'exploiterons pas dans le présent article. L'échantillon retenu n'a pas tenu compte de leurs origines. Les clients étaient repérés grâce aux prostituées ou au moment de leur transaction dans les zones à forte concentration de bars, dancings ou buvettes.

impossible de se défendre ou d'en tirer un quelconque avantage. De plus, celle qui « rend visite » à son ami est rarement consciente de l'issue sexuelle de cette rencontre.

Les règles sociales sont telles que la jeune fille ne peut pas, avant un certain âge, se permettre d'inviter chez elle des amis de sexe opposé, ce qui pourrait être perçu comme un manque de respect vis-à-vis de ses parents. Toutefois, dans le cas où ce genre de rencontre serait toléré, la présence des autres membres de la famille, notamment des parents, ne permet pas que cette rencontre se déroule dans un climat de détente. De plus, en tant que jeune femme, l'adolescente se situe au bas d'une double échelle de stratification sociale, celle de l'âge et celle du sexe. S'y ajoutent les règles de domination matérielle. Étant sans ressources et donc entièrement dépendante de ses parents, elle ne peut ni remettre en question ce qu'ils disent et lui dictent, ni prendre une initiative quelconque sans se heurter à de fortes pressions.

Ce contexte conditionne donc ses fréquentations et, quand il s'agit de garçons, elle est plus souvent leur invitée que leur hôte. Cette spatialisation de la relation se traduit finalement en rapport de force inégal, puisqu'elle ne peut maîtriser les stratégies mises en œuvre par le garçon dans cet espace ; elle y est une étrangère et se retrouvera dès lors prise au dépourvu face aux sollicitations pressantes du jeune homme. Cette situation fera d'elle une victime plutôt qu'une partenaire, et il lui sera impossible de demander de l'aide, soit parce que le rendez-vous a été arrangé en l'absence de toute autorité familiale ou de voisins immédiats, soit que les personnes à proximité sont complices, complices actifs ou passifs selon les cas.

L'implication de l'entourage

Le récit de la première expérience sexuelle chez les filles montre bien que celle-ci est une expérience douloureuse et violente.

Lorsque les jeunes filles s'engagent dans une relation hétérosexuelle, leur premier objectif avoué n'est pas d'avoir un acte sexuel avec leur partenaire masculin. Ce sont eux qui sont souvent plus conscients de leur désir d'avoir un rapport ; d'ailleurs, la plupart l'expriment dès la première rencontre. Ainsi l'acte sexuel a-t-il lieu à l'initiative du partenaire masculin, ce désir étant souvent exprimé graduellement au fil de la relation ou brutalement lors d'une rencontre qui peut tourner au viol ou au chantage affectif, comme le montre le cas de G., 16 ans :

« J'ai été agressée ici par un jeune parce que je ne voulais pas sortir avec son petit frère. J'étais allée acheter un jus, il m'a demandé si c'est moi Catherine, pourquoi je ne veux pas sortir avec son frère, avec ses amis. Il a menacé de battre sur moi [*sic*], je résistais. Nous avons été interpellés par la police et transportés au commissariat. Là-bas j'ai tout expliqué et l'on m'a libérée. Je ne connais pas la suite »³.

3. Entretien, Yaoundé, 1^{er} août 2002.

Si l'âge lors du premier rapport sexuel oscille généralement entre 10 et 20 ans chez les filles, les deux tiers ont leur premier rapport sexuel entre 10 et 15 ans avec des partenaires de un à trente ans leurs aînés. L'initiative du rapport sexuel, nous l'avons dit, émane des garçons. Les filles engagées dans une relation avec un garçon ne franchissent pas le pas, au départ, pour assouvir un besoin sexuel. La raison principale qui les anime est d'ordre social : montrer que l'on a grandi auprès de celles qui sont déjà passées à l'acte. Ces dernières, d'ailleurs, n'appréciant pas que l'on s'écarte de leur « modèle », utilisent toute forme de violence, psychologique ou physique, pour amener leur camarade à se défaire de son « esprit de petite fille ». Aussi leur arrivent-elles de jeter littéralement leur amie dans les bras d'un garçon : c'est le cas de F., qui nous décrit les circonstances de son premier rapport sexuel à 15 ans :

« J'étais dehors, ma maman m'a laissé la marchandise. J'avais l'argent, j'avais les clés. Il est venu parce qu'il savait que j'étais encore une petite fille ; il venait à la maison à chaque instant, ma maman le remarquait déjà, j'ai donc dit que, pardon, rentre chez toi, ne mets plus les pieds ici. Il n'y avait personne chez moi, il a pris les clés de ma mère, il est parti avec ça jusqu'à chez eux. Oui, il a fait le complot avec mes copines, elles doivent m'accompagner prendre les clés ; je suis partie chez lui, il m'a montré les clés posées sur l'armoire de sa chambre. Il était dehors. Il a dit : "Si toi tu as peur de prendre les clés, comme je suis dedans je sors." J'ai envoyé sa petite sœur, elle a refusé, son petit frère, il m'a dit que "non, il est trop méchant", je suis donc entrée dans sa chambre chercher les clés, il est entré, il a fermé la porte j'ai commencé à crier là-bas dedans ; mes copines sont entrées »⁴.

Si le féminisme, dans sa conception manichéenne de la société, persiste à assimiler les luttes des femmes à la lutte contre les hommes ou encore à la lutte des bons (les femmes) contre les méchants (les hommes) (Baudoux & Zaidman 1992 : 251), nous constatons ici que la violence est exercée par les adolescentes mêmes qui contribuent ainsi à l'accomplissement du premier acte sexuel de leur camarade. Pierre Bourdieu (1998) analyse cette contradiction comme une assimilation des normes sociales. Le *devoir* d'avoir des relations sexuelles arrivé à un certain âge est intériorisé par les filles et présenté comme tel à celles-ci par leurs pairs. L'initiation sexuelle est imposée par leurs camarades, qui sont elles-mêmes objet de la domination masculine considérée par Michelle Perrot (1998 : 203) comme « un travail de transformation des corps, à la fois sexuellement différencié et sexuellement différenciant. Fruit d'un long "dressage" commencé dès la naissance, inculqué par la prime éducation, inscrit dans les images, les mots, les postures du corps, les rituels sociaux et familiaux, les gestes infimes, les découvertes de la vie, les dispositions spatiales, les circulations ». Ainsi l'identité collective participe-t-elle à la formation de l'identité personnelle. Cette position, si elle explique l'acceptation de la domination masculine,

4. Entretien, Yaoundé, 1^{er} août 2002.

ne permet toujours pas de comprendre pourquoi des femmes prennent l'initiative de l'imposer à une autre. Françoise Héritier (1998 : 334-336), de son côté, offre une grille d'analyse à même de saisir cette forme d'aliénation. La masse dominée se diviserait en sous-classes hiérarchisées dont l'ascension semble plus redoutable au sein de la même catégorie sociale que la domination des classes situées dans les strates supérieures. Ces conflits internes saperaient donc les tentatives de remise en question de l'ordre établi. De ce fait, rester vierge, c'est échapper au destin commun et dresser contre soi celles qui s'y sont pliées.

Le piège

Le cas de F. montre bien que la fille est précipitée dans un piège. Les clés de la mère servent d'appât, et elle se retrouve prisonnière d'une situation très complexe. D'un côté, sa mère lui a exprimé son désir de ne plus la voir fréquenter cet ami, ce qui engage alors sa responsabilité dans la confiscation des clés, du moins à ses yeux ; de l'autre, elle devait assumer une responsabilité et sa vigilance a été prise en défaut. Il lui faut donc à tout prix récupérer l'objet perdu. Mais, en même temps, elle est au centre d'un complot dans lequel ses propres amies sont impliquées. De plus, on retrouve l'exploitation de l'avantage que confère la maîtrise de l'espace. Les clés sont utilisées pour la mener d'un lieu qui lui est familier et où elle est à son avantage, à un autre où elle se retrouve sans défense face aux manœuvres orchestrées par le jeune homme et son entourage.

D'autres formes de pièges existent encore, ce qu'illustre parfaitement le cas de S. Cette jeune fille a eu son premier rapport sexuel à l'occasion d'une maladie mystérieuse qui l'a amenée à séjourner chez un guérisseur :

« Je dormais là-bas puisque j'étais bien malade. Je devais faire deux mois chez lui. Il avait trois femmes. Un jour il m'a appelée, il m'a dit que si je ne suis pas encore déviergée, le traitement que je suis ne va pas marcher, il m'a demandé si j'avais un ami, je lui ai dit que j'ai un ami, qui est loin. Mais je lui ai demandé si je pouvais parler à ma mère. Il a refusé. Il m'a dit qu'on lui a demandé de s'en occuper. Je ne pouvais pas faire autrement »⁵.

Nous remarquons une fois de plus que le premier rapport sexuel a lieu dans un univers spatial que la jeune fille ne maîtrise pas totalement ; cette perte des repères joue évidemment en faveur de celui qui la convoite. Toutefois, il ne s'agit pas seulement ici de perte de repères strictement spatiaux. Le lieu peut être compris comme constitutif d'un monde dont la jeune fille ne maîtrise pas les règles, d'où une vulnérabilité accrue. La confusion peut venir d'une simple verbalisation, d'une supercherie destinée à créer le trouble, la peur, l'angoisse en elle. Cette confusion est ensuite exploitée en

5. Entretien, Yaoundé, 11 mars 2001.

vue de la persuader d'avoir un rapport sexuel, acte « salvateur » présenté comme le moyen de revenir à l'intérieur des cadres établis et normés. C'est ce qui se passe ici lorsque le « tradipraticien » s'arroge un droit de cuissage en attribuant à l'acte sexuel un pouvoir de guérison. L'espace, la case réservée aux soins, est utilisé par son propriétaire comme un lieu de harcèlement sexuel. Ainsi, « l'influence se glisse partout et prend parfois une forme insidieuse. L'espace est un des supports privilégiés de l'activité symbolique. Il est diversement perçu et valorisé par ceux qui l'habitent ou le mettent en valeur. L'espace vit ainsi sous la forme d'images mentales » (Claval 1978 : 20). L'espace ici reste une dimension de l'univers du guérisseur, lequel est supposé commercer avec des puissances invisibles dont il reçoit des messages — messages, bien sûr, qu'il est le seul à percevoir. Il détient ainsi un pouvoir, réel ou imaginaire, qu'il transforme aussitôt en pouvoir efficace par un acte de verbalisation : sa communication avec le monde surnaturel lui apprend que la jeune fille est en danger et que seule sa défloration permettrait au traitement d'agir. Parce qu'il est capable de la manipuler psychologiquement, le guérisseur contrôle donc le corps de la jeune fille. Prisonnière d'un univers dont il édicte les règles, elle ne peut que s'incliner.

Le brouillage des repères

Pour le garçon, l'adolescence est « synonyme d'accroissement du pouvoir sexuel et social » (Knox 2000 : 51) ; la jeune fille pendant la même période a un impératif de réserve. Aussi les représentations du féminin sont-elles inscrites dans l'inconscient et travaillées idéologiquement pour l'asservir (Barus-Michel 1987 : 410).

L'initiative du premier rapport sexuel des filles, on l'a dit, est souvent masculine. L'espace étant masculinisé, la fille n'oppose qu'une faible résistance et, quand bien même elle résisterait, son opposition serait vaine et socialement préjudiciable dans la mesure où elle serait réprimandée : « Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? »

L'adolescente, par conséquent, a du mal à dissocier le permis de l'interdit. L'exemple du guérisseur est à cet égard révélateur. La jeune patiente ne peut être guérie et le traitement qu'elle reçoit s'avérera inefficace tant qu'elle restera vierge. Sa virginité apparaît donc comme un mal ; le bien, lui, vient du guérisseur qui doit se charger de sa défloration, laquelle est censée enclencher le processus de guérison.

En fait, tout est confus dans l'esprit de l'adolescente ; ses réponses à ce sujet sont éloquentes. À la question de savoir si elle a été violentée, S. répond « non », tout en poursuivant : « Il m'a arrêtée, il m'a jetée sur le lit, il est monté sur moi. » L'adolescente a du mal à parler de viol, pourtant son récit y renvoie clairement. Si les parents semblent absents de ce processus, ils y contribuent cependant fortement : en effet, le comportement parental à l'endroit de la fille qui, dit-on, doit sauvegarder sa réputation, peut

être considéré comme l'une des causes engendrant ce genre de situation extrême. Généralement, la sévérité dans laquelle la jeune fille est éduquée en termes de mœurs sexuelles l'empêche de présenter son « ami » ou « son petit ami » à ses parents. Pourtant, nouer des liens de familiarité entre l'« ami » et la famille de la jeune fille pourrait être un moyen de réguler les excès de violence chez le garçon et de mettre un terme aux relations sexuelles non désirées. Au lieu de cela, même quand elle souffre, la jeune fille a peur de se confier.

« [...] J'avais peur, parce que je n'avais jamais fait l'amour.

— Et c'était comment ?

— C'était une lutte, il disait que ça fait pas mal, seulement moi je ne faisais que pleurer, jusqu'à ce qu'il a réussi [*sic*] à me déshabiller, à mettre son pénis dans le vagin, je criais, parce que ça me faisait énormément mal, ça faisait donc mal. Après ça j'ai encore peut-être fait un mois, je ne passais plus chez lui, je ne voulais même pas partir là-bas. Il me conseillait de ne pas faire ça : le temps que je fais ça j'aurai toujours mal. Je partais régulièrement jusqu'à ce que je me suis habituée et après on avait déjà fait sept mois ensemble jusqu'à ce que j'aie conçu »⁶.

La première expérience sexuelle de R., 20 ans, est déplaisante, douloureuse, puis la routine s'installe dans la mesure où R. « s'habitue », jusqu'à ce qu'elle tombe enceinte. Cette situation est particulièrement difficile pour la fille victime d'un viol, car les tabous liés au sexe et à l'environnement familial la mettent en position de victime certes, mais de victime coupable. Par conséquent, elle anticipe la réaction de ses parents et s'enferme dans le mutisme, ce qui rend le traumatisme difficile à gérer et conditionne fortement sa vision de l'activité sexuelle. La plupart des adolescentes rencontrées nous font part d'une expérience initiale traumatisante.

La coupure

Nous avons vu plus haut combien la distance créée entre les parents et les enfants laissait ces derniers désarmés. Une adolescente est victime d'un viol parce qu'elle a peur d'être blâmée par sa mère au cas où celle-ci s'apercevrait que le garçon, qu'elle lui a pourtant interdit de fréquenter, est venu une fois de plus à la maison.

Lorsqu'on compare les entretiens des filles et ceux des garçons, on remarque que ces derniers avouent parfois avoir demandé de l'aide, soit pour obtenir leur première partenaire — fût-elle une prostituée —, soit, angoissés qu'ils étaient, pour savoir quelle conduite adopter pendant la relation. Chez les filles, rien de tel ; non seulement personne n'est informé, mais, en plus, c'est un moment de coupure, et cette coupure est organisée.

Suite à un orage survenu brutalement, R. se retrouve avec le jeune homme dans un isolement qu'elle n'a pas recherché et ne peut, dès lors,

6. Entretien, Yaoundé, 25 juin 2001.

qu'endosser le rôle de victime et non celui de partenaire. S., quant à elle, se voit imposer par un « charlatan » un rapport sexuel présenté comme un préalable à sa guérison. Elle souhaite en parler à sa mère avant de prendre une décision, mais il lui est rétorqué, en substance, que ce serait là contraire à la volonté des esprits. Ainsi, consulter l'autorité maternelle est jugé ici comme un acte antisocial puisque contraire à la volonté des forces tutélaires.

Le cas le plus poignant est celui de F. dont le récit apparaît comme une sorte de mise en scène visualisant la tragédie qu'elle vit. Devant la porte de la chambre de l'adolescent dont elle sait qu'elle va se refermer sur elle pour sceller son sort, F. se tourne successivement vers ceux qui pourraient, devraient lui venir en aide : la petite sœur du garçon, le petit frère, ses amies, mais tous refusent, se rendant ainsi complices de l'acte qui se prépare. Déjà, sa mère apparaît comme éloignée d'elle. Elle n'a pas d'autre choix que de se précipiter dans le piège, dans l'espoir de récupérer les clés sans que sa génitrice s'aperçoive de ce qui s'est passé.

Ce n'est pas seulement sa solitude qui est au cœur du drame ici, c'est aussi la coupure qui est organisée, le fait d'avoir à passer de l'autre côté d'une frontière, d'une ligne de démarcation. Il s'ajoute, dans son cas, une absence d'intimité qui en rajoute à son humiliation, puisque, d'une certaine manière, plusieurs personnes assistent à sa défloration. S'ils ne sont pas à proprement parler dans la pièce, ils ont vu la porte se refermer sur elle et savent parfaitement ce qui va se passer. Ils entendent aussi ses cris.

On voit donc comment la société, face à une situation vécue aussi bien par les garçons que par les filles — celle du premier rapport sexuel —, impose une différence fondamentale. L'adolescent pourra confier son désarroi à quelqu'un, demander un conseil, être rassuré ; la fille, quant à elle, ne le pourra pas, il lui faut soit se taire, soit affronter une certaine hostilité, un sentiment de culpabilité ou alors, pour le moins, une solitude complète à un moment pourtant décisif de son existence.

La coupure n'apparaît pas seulement entre la fille et son entourage, mais aussi entre son partenaire et elle car, au fond, ils ne vivent pas ensemble ce moment. Dans les cas que nous venons de décrire, il n'y a ni partage, ni complicité. L'une des jeunes filles parle de lutte, une autre de pleurs ou de cris. L'acte n'a pas été préparé à deux, seul un des partenaires, le garçon, savait ce qui allait se passer et, par conséquent, il sera aussi le seul à en retirer du plaisir et de la fierté. On peut donc parler d'une situation de domination, voire d'abus.

Une fois de plus, l'acte sexuel se présente comme un acte éloigné de toute démarche sentimentale, d'une quête de l'autre. Pour le garçon, il s'agit d'assouvir ses sens et d'asseoir sa domination sur la personne convoitée ; pour la jeune fille, il s'agit de se libérer de la pression dont elle est l'objet et de rentrer malgré elle dans un moule.

L'intérêt pour notre étude est le peu d'espace concédé à la négociation. Or, l'un des éléments qui peut être négocié est, entre autres, l'usage du préservatif. À partir du moment où l'avis de l'un des deux partenaires

compte peu ou pas du tout, et où le rapport sexuel n'est pas précédé d'un vrai échange entre les partenaires, cette négociation passe au second plan. Dans les cas sus-évoqués, il n'y a pas eu utilisation du préservatif. Le climat de violence n'en permet d'ailleurs pas l'utilisation dans la mesure où il implique une phase préparatoire et d'entente mutuelle, ne serait-ce que pour le mettre. Les circonstances du premier rapport sexuel de la jeune adolescente, telles qu'elles sont décrites ici, supposent donc forcément une exposition au risque de transmission du VIH, le partenaire féminin étant, d'un point de vue médical, dans un plus grand rapport de vulnérabilité puisqu'il s'agit de sa première expérience sexuelle dans un contexte où la transmission, d'après l'OMS, est surtout le résultat de rapports hétérosexuels.

Discussion des données

On peut discuter des éléments exposés ici dans une double perspective. La première intéresse les hypothèses de base de notre recherche. On verra que la violence aboutit à la vulnérabilité en dissociant le rapport sexuel de la sentimentalité, ce qui conduit dès lors à la recherche de profit. De plus, une sexualité intéressée débouche nécessairement sur le multipartenariat et la préférence des partenaires nantis, lesquels appartiennent surtout au monde du travail, c'est-à-dire en majorité parmi ceux qui ont plus de 20 ans.

Notre seconde perspective s'inscrit dans une démarche bourdieusienne (Bourdieu 1998). Nous espérons contribuer à la restitution de l'histoire des mécanismes de domination camerounais, en montrant que la pratique de la violence ne résulte pas seulement de l'inégalité des sexes, mais qu'elle la construit ou la reconstruit, participant ainsi, non à l'« éternisation » comme le dirait Bourdieu, mais à la pérennisation ou au renouvellement constant de « la division sexuelle et des principes de vision correspondants ».

L'importance de cette démarche est qu'en sortant du sentiment, faux, de l'intemporalité pour repérer les circonstances historiques qui permettent aux situations de domination de se répéter, on peut contribuer à repérer les mécanismes d'action. Dans notre cas, il ne s'agit pas tant de fournir des armes aux activistes que d'identifier dans l'incarnation (au sens littéral du terme) de la domination une cause de la vulnérabilité accrue de la jeune adolescente de Yaoundé devant le risque du VIH.

On constatera ainsi qu'il s'opère d'abord une dichotomie entre le corps et les sentiments, entre le rapport sexuel et l'amour. Dans le cas de la jeune fille victime des manœuvres d'un guérisseur, sa défloration est présentée comme émanant de la volonté des esprits ; la jeune adolescente pourra alors recouvrer la santé, ce qui, dans ce contexte, correspond aussi à la santé sociale, à la réparation des liens avec le groupe social. F., quant à elle, ne récupérera ses clés qu'en cédant à la pression du garçon. Son entourage — à savoir ses amies — approuve ce qui se passe et lui fait comprendre que sa résistance est puérile.

Ce genre d'expériences, progressivement, conduit donc les jeunes filles à concevoir leur corps comme un moyen d'obtenir des bénéfices, matériels ou non, et, partant, de gagner de l'argent. Cette dichotomie leur permet, une fois l'acte sexuel compris indépendamment du sentiment amoureux, du plaisir et de l'émotion partagés, de s'inscrire dans un processus de multipartenariat où, désormais, elles peuvent sans complexe avoir un minimum de trois partenaires, parfois plus.

F. expose ses motivations par rapport à ses partenaires actuels qui exercent des professions différentes : un élève, un vigile. Elle est avec l'élève parce qu'elle l'aime, dit-elle, et avec le vigile parce qu'il a de l'argent. Nous retrouvons la typologie populaire des partenaires, à savoir le « titulaire », celui qu'on aime, et le « sponsor », celui qui apporte de l'argent. La fidélité, dans ce cas, est généralement considérée par les garçons et les filles comme une utopie.

Le rapport sexuel devient un rapport essentiellement lucratif. U. expose les avantages matériels de son multipartenariat :

« Ils m'aident de plusieurs façons, si j'ai un problème d'argent et que celui-ci ne peut pas me donner, je vais aller demander à l'autre. Il va peut-être me demander de passer et finira par me donner »⁷.

Le corps devient ainsi une sorte de « machine à sous » et la relation sexuelle, un gagne-pain. Nous sommes là devant un cas de prostitution tacite dans la mesure où le seul critère retenu est financier. Les jeunes filles, malgré la précocité de leur entrée dans la vie sexuelle, se livrent à plusieurs partenaires. Bien qu'elles aient des critères qui leur permettent de les choisir, ces critères ne sont opérants que chez le « titulaire ». Concernant les autres partenaires, l'intérêt reste essentiellement financier.

Le premier rapport sexuel conditionne ainsi les relations entre garçons et filles selon un modèle où le garçon apparaît comme « le seul capitaine dans le bateau », le début comme la rupture de la relation étant généralement de son initiative. R., à ce sujet, est explicite : « Si par exemple la fille ne veut pas et que l'homme veut, la fille, après la discussion, peut céder mais pas avec un bon cœur »⁸.

Dans les premiers moments de son activité sexuelle, la fille subit des violences et des frustrations graves participant à la construction de la représentation qu'elle entretient de son corps et de sa vision des garçons. Nous revenons ici à P. Bourdieu pour qui le corps est mémoire, marqueur de position sociale et instance d'apprentissage des habitudes de classe. En cela, le corps est le lieu d'inscription de la loi du groupe puisque le lien entre histoire personnelle et histoire du groupe se manifeste dans le corps par l'habitus. « Le corps est un outil par excellence des apprentissages parce qu'il apprend beaucoup, retient bien, et souvent sans même mobiliser la

7. Entretien, Yaoundé, 25 juin 2001.

8. Entretien, Yaoundé, 25 juin 2001.

conscience de celui qui apprend. Il assimile les rapports sociaux sans même prévenir et alerter l'agent qui subit et participe à cette incorporation » (Duret & Roussel 2003 : 10). R. dit qu'elle finit par « s'habituer », autrement dit elle finit par s'inscrire dans la norme — une norme qui est ici physique car la victime s'accoutume à ce qui lui est imposé. Dès lors, on peut penser que ce qui s'est passé est entré dans la construction de l'*hexis* corporel.

L'éducation physique accompagne ici la conversion psychique (Detrez 2002 : 159) ; la répétition aboutit à l'incorporation. Elle a beau souffrir, R. se rend régulièrement chez le garçon et affronte la douleur pour que celle-ci la quitte. Le dépucelage est donc un moment-clé puisque la fille n'est pas encore passée par cette étape que décrit M. Foucault (2000 : 43) lorsqu'il interroge la pensée d'Artemidore sur la sexualité :

« Artemidore voit l'acte sexuel d'abord comme un jeu de supériorité et d'infériorité : la pénétration place les deux partenaires dans un rapport de domination et de soumission ; elle est victoire d'un côté, défaite de l'autre ; elle est droit qui s'exerce pour l'un des partenaires, nécessité qui est imposée à l'autre ; elle est statut qu'on fait valoir ou condition qu'on subit ; elle est avantage dont on profite, ou acceptation d'une situation dont on laisse le bénéfice aux autres ».

Dans un acte sexuel, pénétrer/être pénétré, être au-dessus/au-dessous correspondent donc à des statuts sociaux. L'acte sexuel dessine ainsi une galaxie de relations dans laquelle les catégories corporelles prennent une logique sociale. Ces relations ne sont cependant pas individuelles. En introduisant les notions de statut et de condition, M. Foucault arrime son analyse au social, et puisque le sujet agissant d'Artemidore est toujours un homme, puisque les relations telles qu'elles sont décrites sont androcentrées, le personnage masculin jouant un rôle-clé, les partenaires « n'apparaissent que comme des profils sociaux : des jeunes, des vieux [...], des riches ou des pauvres, ce sont des gens qui apportent des richesses ou demandent des cadeaux ; ce sont des relations flatteuses ou humiliantes ; ce sont des supérieurs auxquels il convient de céder ou des inférieurs dont on peut profiter légitimement ; ce sont des gens de maison ou de l'extérieur ; ce sont des hommes libres, des femmes en puissance de mari, des esclaves ou des prostitués de métier » (*ibid.*).

Le récit de R. s'inscrit complètement dans cette perspective foucauldienne, dans la mesure où son premier acte sexuel apparaît comme une défaite. Elle est venue, elle a refusé, elle s'est battue, mais elle a dû se soumettre. Plus important encore, la défaite ne s'accompagne pas d'une révolte. Au contraire, elle répète l'expérience de la douleur afin de s'y « habituer ». C'est son insertion dans l'*habitus* qui fait de l'adolescente une femme. Ainsi, l'incorporation culturelle est ici l'inscription de la soumission dans l'intelligence du corps.

Cette discussion sur la corporéité de la culture ne nous écarte pas de notre propos initial. L'inscription de la domination dans le corps est obligatoirement source de vulnérabilité. Si les processus d'enculturation aboutissent à l'intégration des stéréotypes masculins et féminins dans le concept

de soi, « les comportements conformes aux stéréotypes et aux attentes du milieu ne cessent de se renforcer positivement et ils font l'objet de meilleurs jugements sociaux que ceux qui s'écartent des modèles en vigueur dans le milieu » (Vinsonneau 1999 : 144-145). L'une des fonctions les plus importantes du stéréotype de sexe consiste justement en une prescription des modèles auxquels chacun doit se conformer selon son sexe.

*

Une des questions de base de notre recherche a été de comprendre pourquoi, dans la tranche d'âge des 15-20 ans, il y a cinq, voire six fois plus de filles séropositives que de garçons. Les circonstances du premier rapport sexuel chez les filles, on l'a dit, peuvent comporter une dimension violente qui, dès lors, ne leur permet pas de négocier le déroulement de l'acte sexuel et, par exemple, de demander l'utilisation du préservatif. Bien plus, en devenant un moment d'inscription de la domination masculine dans le corps féminin, et d'intériorisation des stéréotypes du groupe, le premier rapport contribue à enfermer la jeune fille dans des trajectoires de vulnérabilité, entre autres, par la banalisation du multipartenariat et une faible maîtrise des démarches à même de protéger son corps.

Jean-Claude Muller (2002) établit une relation entre douleur et pouvoir chez les Dii du Cameroun à travers les mutilations génitales. Le chef est circoncis deux fois, ce qui fait de lui un mâle plus masculin que les autres en raison de la douleur endurée par cette double excision. Les hommes, habituellement, sont circoncis une seule fois. Devant le faste des cérémonies propre à la circoncision, les femmes, selon les récits recueillis sur place, ont demandé, à leur tour, à organiser une cérémonie semblable, et elles en ont reçu l'autorisation. Au cours de celle-ci, les initiatrices organisent donc un simulacre d'excision, ou plutôt de circoncision puisqu'il s'agit d'imiter les hommes, en blessant superficiellement — ce qui n'enlève rien à la douleur —, à l'aide d'une pince de crabe, le clitoris des filles. Au cours de l'opération, elles expliquent aux néophytes qu'il faut toujours repousser l'homme même si elles sont consentantes, sinon elles s'exposent à la souffrance.

Il s'agit, pour nous, d'une leçon sur le pouvoir féminin, mêlant refus et acceptation dans une sorte de jeu subtil où la femme peut avoir un ascendant sur l'homme qui la sollicite et l'oblige ainsi à lui accorder une plus grande attention. Cette pratique ne concerne pas que les Dii, toutefois leur revient le mérite de l'avoir ritualisée et inscrite dans un cycle initiatique, une façon de transmettre aux jeunes générations féminines, à l'abri des oreilles masculines, leur pouvoir. Or, c'est précisément de ce pouvoir, de cette ascendance dont sont privées les jeunes filles à Yaoundé, en raison de leur inexpérience et de la violence qu'elles subissent. Ce pouvoir, aussi mince

serait-il, permettrait à ces jeunes filles de négocier, entre autres, l'utilisation du préservatif.

Institut de recherches socio-anthropologiques (IRSA), Université catholique de l'Afrique centrale, Yaoundé
Institut d'études africaines, IRSA, Université de Provence.

BIBLIOGRAPHIE

ABEGA, S. C.

- 1994 *Apprentissage et vécu de la sexualité chez les jeunes Camerounais de 15 à 30 ans*, Rapport de mi-parcours, Organisation mondiale de la santé, non publié.
- 1995 *Apprentissage et vécu de la sexualité chez les jeunes Camerounais de 15 à 30 ans*, deuxième rapport, Organisation mondiale de la santé, non publié.
- 1997 « Principe de coupure et langue de la sexualité », *Bastidiana*, 17-18 : 125-139.
- 1999 « Apprentissage de la sexualité avant et pendant la puberté chez les jeunes Camerounais », *Bastidiana*, 27-28 : 185-200.
- 2001 « Ambiguïté de classe et pièges du discours : le condom », *Bastidiana*, 33-34 : 205-224.

BARDIN, L.

- 1975 *Les mécanismes idéologiques de la publicité*, Paris, Éditions universitaires.

BARUS-MICHEL, J.

- 1987 *Le sujet social. Étude de psychologie sociale clinique*, Paris, Dunod.

BAUDOUX, C. & ZAIDMAN, C.

- 1992 *Égalité entre les sexes. Mixité et démocratie*, Paris, L'Harmattan (« Logiques sociales »).

BETTELHEIM, B.

- 1979 *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont (« Livre de poche »).

BOURDIEU, P.

- 1998 *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil.

BOURDIEU, P. & PASSERON, J.-C.

- 1987 *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit.

CLAVAL, P.

- 1978 *Espace et pouvoir*, Paris, PUF.

- DETREZ, C.
2002 *La construction sociale du corps*, Paris, Éditions du Seuil.
- DUMAS, D.
1990 *La sexualité masculine*, Paris, Le Livre de Poche.
- DURET, P. & ROUSSEL, P.
2003 *Le corps et ses sociologies*, Paris, Nathan.
- ELIAS, N. & DUNNING, E.
1994 *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
- FOUCAULT, M.
2000 [1984] *Histoire de la sexualité*, t. 3, Paris, Gallimard.
- GILLIGAN, C.
1986 *Une si grande différence*, Paris, Flammarion.
- GODELIER, M. & PANOFF, M.
1998 *La production du corps : approches anthropologiques et historiques*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
- HÉRITIER, F.
1998 *De la violence*, t. 2, Paris, Odile Jacob.
- HOWITT, D.
1982 *The Mass Media and Social Problems*, Oxford, Pergamon Press.
- KNOX, G.
2000 « Nigeria. Adolescentes : se connaître pour mieux vivre », *Le Courrier ACP-UE*, 183.
- MC LUHAN, M.
1968 *Pour comprendre les médias*, Paris, Éditions du Seuil.
- MULLER, J.-C.
2002 *Les rites initiatiques des Dii de l'Adamaoua (Cameroun)*, Nanterre, Société d'ethnologie.
- ONUSIDA
2001 <www.unaids.org>.
- PERROT, M.
1998 *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion.
- SIMMEL, G.
1989 *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot.
- SPIRA, A. & BAJOS, N. (dir.)
1993 *Les comportements sexuels en France*, Paris, La Documentation française.

TODOROV, T.

1995 *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Éditions du Seuil.

VINSONNEAU, G.

1999 *Inégalités sociales et procédés identitaires*, Paris, Armand Colin.

WICKLER, W.

1971 *Les lois naturelles du mariage*, Paris, Flammarion.

RÉSUMÉ

Cette étude montre que la violence est souvent présente dans le premier rapport sexuel des jeunes filles à Yaoundé. Elle s'inscrit dans un espace dans lequel la jeune adolescente a été préalablement isolée par le garçon, ce qui participe à la déstabiliser physiquement et psychologiquement. La violence sert ainsi les mécanismes d'incorporation de la domination masculine, et conduit la jeune fille à se conformer aux stéréotypes sociaux. Elle induit aussi une sexualité coupée de toute sentimentalité, débouchant dès lors régulièrement sur le multipartenariat. Un autre élément résultant de la violence du premier rapport est la faible capacité de l'adolescente à négocier avec son partenaire l'usage du préservatif.

ABSTRACT

The First Sexual Encounter of Young Girls in Yaoundé. — The first sexual intercourse of young girls in Yaoundé is characterised by violence. It occurs at a time and in a place where the girl has been isolated by the boy. In these circumstances, the young girl is physically and psychologically destabilised. Violence is then a mean of incorporating Male domination. Once it is incorporated, the girl conforms herself to all the social stereotypes about girls/women. This leads to a sexuality without sentimentality which has as main consequence the multipartnership of the girls. The other element resulting from Male domination is the incapacity of young girls to negotiate with their partners about condoms use.

Mots-clés/Keywords : Cameroun, Yaoundé, adolescence, corps, domination, genre, risque, sida, viol, violence/Cameroon, Yaoundé, teenagers, body, domination, gender, risk, AIDS, rape, violence.